

La liberté du Christ

Le récit de la dernière Cène diffère beaucoup d'un évangile à l'autre. Celui de saint Jean ne mentionne ni l'Eucharistie ni l'agonie qui suivra, alors que les synoptiques omettent le lavement des pieds. Pourquoi tant de différences ?

Aucun ne prétend être exhaustif car le mystère est trop vaste pour un seul récit. Jésus lui-même en quelques heures va passer par les sentiments les plus contradictoires. Il a *désiré d'un grand désir manger cette Pâque* (Lc 22,15) avec ses disciples avant de goûter le plus mortel dégoût. Il a rendu hommage à la bonté du Père dans l'allégresse de son âme, avant de plonger dans une tristesse sans fond. Il a encouragé et consolé ses disciples de sa chaleureuse confiance avant que l'angoisse ne tenaille son propre cœur. Il a scellé enfin la nouvelle alliance avec ses plus proches amis, juste avant que ceux-ci ne trahissent ou l'abandonnent lâchement.

Dans cette nuit où son destin bascule, des émotions aussi vives qu'opposées se bousculent en lui. Et que dire de ce que vit chacun des apôtres ? N'avez-vous jamais vécu, vous aussi, ces moments où le cœur est comme une vieille chaussette qui passe dans l'essoreuse ?

Chez Jésus cependant, une constante très nette se dessine à travers tout cela. Durant le lavement des pieds comme dans son offrande eucharistique aussi bien que pendant la nuit de Gethsémani, sa liberté est souveraine. D'où lui vient-elle ? Il la puise dans sa relation au Père, le rocher de son cœur auquel il demeure attaché au milieu de toutes les tempêtes. Le Père est l'axe intérieur de sa force, la source de sa délicatesse, la lumière de son regard et l'élan de sa gratuité. En ce jour singulier, Jésus révèle le visage de son Père par la souveraine liberté avec laquelle il garde en tout l'initiative.

Pour célébrer la Pâque il choisit le moment, le lieu, la manière et les convives. Qu'il aille d'un endroit à l'autre, c'est lui qui désigne ceux qui le suivent. C'est même lui qui dit à Judas de faire ce qu'il doit faire. Rien ni personne n'échappe à son initiative, jusqu'à l'ultime moment, annoncé à l'avance, où l'on mettra la main sur lui. C'est alors seulement qu'il entrera dans sa passion et la plus complète passivité de l'agneau immolé.

Or justement ces initiatives sont déconcertantes, révoltantes même pour ses disciples. Eux sont tantôt tétanisés, tantôt sommés de se laisser faire et se découvrent incapables de le suivre, de le comprendre ou même de veiller avec lui.

Le lavement des pieds participe de cette pure initiative. C'est un geste d'esclave que Jésus pose sans aucune obligation, à un moment qui ne convient pas et dans une sorte d'outrance résolue. Il montre l'excessive gratuité de son amour. Au-delà de la tendresse déconcertante que cela révèle à ses disciples, notons combien le paradoxe est complet : Jésus choisit le geste de celui qui ne décide de rien pour manifester la totale liberté avec laquelle il entre dans sa passion.

Dans les trois autres évangiles le même paradoxe éclate dans l'Eucharistie. Quel choc révoltant pour les apôtres d'entendre leur maître les inviter à manger son corps et à boire son sang pour célébrer et proclamer sa mort ! On retrouve la même outrance pour le même excès de gratuité. Jésus utilise la violence mortelle dont il va être victime – et que la séparation du corps et du sang annonce –, pour librement s'offrir aux hommes et à son Père. Comme le geste de l'esclave désignait le libre choix du *Maître et Seigneur*, ici la violence du sang signifie la joie du don partagé. La malédiction de l'esclavage et de la mort se voient retournées par sa liberté en bénédiction et action de grâce, en un merci large et profond à réitérer sans fin.

Le choix délibéré de ces signes aux profondes résonances bibliques nous montre que Jésus n'est pas un grand naïf aveuglé par sa générosité. Il voit très bien, et depuis longtemps, ce qui va se déchaîner contre lui. Il ne tente pas d'éviter la réalité comme l'obstiné préférant s'enfermer dans son idéal, quitte à courir, exalté, vers sa perte en criant victoire. Jésus n'a rien à voir avec l'homme possédé par son propre projet prêt à tout lui sacrifier en emportant dans sa perte des disciples fanatisés. Non, il les sert à genoux. Il n'a d'autre projet que leur amour et soin mutuels. Il ne leur cache rien de la réalité dans laquelle il entre consciemment.

Et cette même liberté va se déployer jusque dans la nuit de son agonie. Au mont des Oliviers il ne s'agit plus d'esclave ni de mort sanglante. C'est le refus, ou plus exactement la révolte de la chair, que Jésus vient transformer en la pénétrant de son obéissance filiale. Jésus y accueille toute cette cohue de sentiments qui se déchaînent en lui et que l'homme éprouve devant sa propre destruction. Il sent sa volonté humaine se cabrer : *Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne* (Lc 22,42).

Dans son union au Père – ce oui répété sans cesse –, Jésus laisse venir à lui tous ces sentiments que sa mort prochaine provoque en son humanité. Librement il choisit de les vivre, de les rencontrer, de les épouser. Longuement il les accueille au lieu de les censurer. Patiemment il les ouvre à son Père dans une totale et définitive confiance.

Ainsi Jésus enveloppe dans son consentement au Père toutes ses émotions. Paradoxe encore une fois, puisque c'est le non lui-même de l'homme, notre propre révolte, que Jésus dans sa liberté souveraine laisse approcher pour l'apprivoiser et l'ouvrir à son *fiat* éternel.

Alors que retenir de tout cela ? La liberté de Jésus puisée dans la tendresse du Père ne transforme pas seulement le pain et le vin en son corps et en son sang. Cette nouvelle alliance nous délivre de tous conditionnements serviles. Elle permet à notre violence de s'ouvrir au don et à notre épuisante révolte contre la réalité de se reposer enfin dans un consentement qui apaise tout : *Père non pas ma volonté mais la tienne !*